

BUDAPEST

AVANT LA GUERRE

Budapest est une ville à la fois très ancienne et très nouvelle. De fondation romaine, saccagée plusieurs fois par les Turcs, l'inondation de 1838 la détruisit. Le Danube, dont le niveau habituel est de 16 pieds, grossi alors par la fonte subite des glaces, atteignit 32 pieds au-dessus de l'étiage.

En quittant la gare par laquelle j'arrivai, on traverse le tunnel de Buda, travail gigantesque d'un ingénieur anglais, et qui rappelle la grotte du Pausilippe. Des lumières éclairent la voie souterraine ; comme à Naples, on croise, on dé passe de longues charrettes, étroites et hautes, trainées par des chevaux couverts de lourds harnachements. Des plaques de cuivre assez larges, minces, trouées au milieu, que traverse une lanière de cuir, partent du collier des chevaux, de chaque côté de l'épaule, et tombent presque à leurs pieds. Quelques-unes de ces plaques ont l'air de se détacher sur un fond de malachite.

Lorsqu'on sort du tunnel de Buda, Pest apparaît au milieu d'une vaste plaine, s'y déroule à l'infini, parsemée de beaux édifices. Il faut traverser le Danube, qui sépare Buda de Pest, sur un pont immense, plus hardi que tout ce que l'imagination peut rêver : il a quatre cents mètres de long et repose seulement sur deux piles. Des lions superbes en gardent les extrémités. On me raconte, sur ces lions, une anecdote.

Le pont était bâti, la municipalité l'inaugurait le lendemain. L'architecte, fier d'une telle œuvre, attendait patiemment son succès ; mais le sculpteur qui avait décoré le pont, et venait de terminer ses quatre lions, fit orgueilleusement publier par la Ville : « Quiconque, demain, trouvera un défaut à mes lions recevra cinq mille florins. »

Sitôt le jour paru, la foule vint et admira les superbes animaux qui, les pattes allongées, la gueule entr'ouverte, ont l'air de dompter le Danube sous leurs griffes.

Tout à coup, un misérable savetier se détache de ceux qui l'entourent, et s'avance vers le sculpteur, que la foule applaudissait, et dit :

— Je vois quelque chose !

— On le crut fou, et plusieurs le huèrent.

— Que vois-tu ? lui demanda en riant le sculpteur.

— Eh, répliqua-t-il, ces bêtes ont une gueule, des dents, mais pas de langue !

— C'est vrai, répéta la foule, pas de langue ! pas de langue !

— Ils l'ont donnée aux chiens ! s'écria quelqu'un.

La foule se moqua du sculpteur et applaudit le savetier.

Alors l'artiste, fou de désespoir, franchit la balustrade du pont et se jette dans le Danube.

On devrait, chaque année, le jour de la mort du sculpteur, le 22 septembre, revêtir les lions de crêpe noir. Les oiseaux font leur nid dans la grande gueule des lions et ne se plaignent pas qu'elle soit vide.

Le Danube est gris au milieu, verdâtre à ses bords, sera-t-il bleu demain ? Il se moire sous la lumière, crépite comme la flamme, il miroite, il étincelle. Majestueux, solennel et lourd, le fleuve énorme ne coule pas, il marche.

De grands bateaux élégants suivent le courant ; d'autres le traversent avec des circuits ; ils soulèvent des vagues moutonneuses, dont l'eau se brise en poussière irisée, et qui donnent au fleuve des mouvements de houle.

C'est au grand hôtel Hungaria que je descends. J'habite un angle, et ma vue, s'étend, à droite, jusqu'à l'île Sainte-Marguerite. Je vais au balcon ; la première chose qui me frappe est le nom d'un bateau : *Ariadné*. Il porte, comme emblème, la demi-couronne de rayons, le signe du Dieu brillant que j'adore. *Ariadné* fait, sous mes yeux, le service des rives du Danube.

A mi-hauteur, suspendus et comme se jouant, des nuages courent entre le ciel et l'eau ; ils s'accrochent au versant d'une colline, s'y déchirent, s'y émiettent. L'air est d'une telle pureté que tous les objets s'éclairent dans tous les sens et se détachent les uns des autres, même à une grande distance. C'est déjà la lumière de l'Orient, et cependant elle a encore la douceur de la lumière d'Occident. Je pense alors gaiement qu'avec un pareil jour il me sera facile de pénétrer, d'écarter les ombres de l'esprit hongrois, s'il en a.

Le Danube m'appartient, il est à mes pieds, et je l'aime. Je vais le voir au lever, au coucher du soleil, et sous la lune.

De belles collines rousses, à la terre ondulée, ferment le paysage derrière Buda. La vieille ville est en face de moi. Ses maisons me paraissent dorées, tant elles sont enveloppées de rayons ; certaines d'entre elles rougissent sous l'or. Quelques clochetons légers allègent le vieux Buda, un peu trop massé au pied de la forteresse. Une boule d'or, placée sur l'un de ces clochers, semble attendre le pied d'une Victoire. Comme elle volerait bien, entre le ciel et le Danube !

Le château royal, bâti par Marie-Thérèse, se déploie majestueusement, et ses belles pelouses en gradins descendent jusqu'à la rive du fleuve. Près du château, l'éperon vieilli d'un travail de défense fait songer à quelque pacha de Buda. Sur une espèce de falaise abrupte, semblable à celle qu'on voit aux abords de la Méditerranée, verdie par la mousse, se dresse orgueilleusement la forteresse, au-dessus de l'orgueilleux Danube. Je ne connais rien de plus farouche et de plus puissant que ce spectacle. Il semble que le fleuve soit fermé par la lourde masse de pierre. De l'autre côté se trouve Budakof (Promontor) avec ses ruines romaines.

En 1848, les Hongrois escaladèrent la forteresse par les versants les plus inaccessibles, mal gardés parce qu'il semblait qu'on n'en pût craindre l'assaut. En ce moment, le ciel passe à travers les créneaux des remparts et les fait sourire. On m'avertit que, chaque vendredi, les sorcières viennent danser des rondes vertigineuses dans les bouquets de sapins qui s'accrochent aux escarpements du Szent-Gellért-hegy. Je ne m'inquiète pas, me disant que le vendredi les sorcières ne peuvent faire le sabbat.

Mes yeux sont attirés de nouveau vers le Palais Royal et vers les jardins de la reine. J'aperçois, au loin, le pont de Sainte-Marguerite, construit par une compagnie française ; puis les chantiers de la Compagnie de Navigation du Danube à O-Buda (vieux Buda), où il y a, comme à Budakof, des ruines romaines, un am-

phithéâtre et des thermes.

Les quais du Danube ont une animation extraordinaire. Il s'y empile, à l'infini, des sacs de blé en pyramides. Les bateaux sur lesquels on charge ces sacs se désignent par des noms sonores, et il semble que la langue hongroise soit faite pour être chantée comme l'italien. Les porteurs, sur les quais, vont, viennent, et crient si fort qu'on se croirait à Marseille ou à Naples.

Un marché aux fruits se tient près du Danube. Les boutiques, adossées au parapet du quai, sont arrangées avec une coquetterie, une science ou un instinct de la couleur, qui produisent le plus grand effet. Des pommes, des oranges, des citrons, jetés par masses, fixent les premiers plans d'un admirable tableau, surtout lorsque le Danube, un instant, daigne être bleu.

Aux arbres, qui bourgeonnent à peine, d'innombrables oiseaux gazouillent. Ils remplacent les feuilles. Je n'ai jamais rien vu de si étrange que ces branches mouvantes.

J'aime la nature en hiver, au moment où elle apparaît sous ses formes nues. Quand je voyage pour la première fois dans un pays, c'est toujours avant l'éclosion du printemps. Je le juge ainsi dans sa structure. La physionomie des arbres, des terres, des montagnes, me paraît avoir une originalité plus grande lorsque le vêtement de gloire de la nature n'est point encore tissé. Les feuilles, la verdure uniformisent, et, si elles cachent les imperfections, elles voilent aussi les beautés.

De la ville haute, Pest offre un spectacle merveilleux, bien autrement grandiose qu'à la sortie du tunnel. Derrière Buda se trouve le Széchenyihegy (Schwabenberg), que de nombreuses villas, des vignes, des bois de chênes, embellissent. C'est, pour les habitants de la capitale, une campagne d'été comme n'en possède aucune autre grande ville, sauf peut-être Vienne, car elle est à une altitude considérable. Les yeux y embrassent le cours du Danube à perte de vue.

La première excursion à faire, par un beau jour, dès qu'on arrive à Pest, est celle de l'île de Sainte-Marguerite.

Il faut redire alors les vers de Petöfi :

Mon ange, as-tu vu le Danube,
Et cette île au milieu du fleuve ?
Ainsi je place ton image
Au milieu de mon cœur.

L'île, propriété de l'archiduc Joseph, a l'aspect d'un petit royaume, qui n'a de comparable, comme beauté, que la principauté de Monaco. Le large Danube l'entoure et la baigne. Longue, élégante, elle semble tantôt nager, selon que le fleuve s'agite ; ou dormir, à l'ancre, s'il est calme.

Il y a, sur le Danube, d'autres îles ; mais laquelle peut rivaliser avec Sainte-Marguerite ? En face d'elle sont les vignes qui donnent l'un des précieux vins de Hongrie. L'île est couverte, à ses bords, de platanes gigantesques, de peupliers du Canada, que les rayons du couchant dorant comme certains arbres des missels et qui se détachent harmonieusement sur la blancheur laiteuse du Danube. Le soleil, énorme, arrondi, tout rouge, semble accroché au-dessus d'une mosquée, que les Turcs viennent visiter en pèlerinage, qui renferment les restes du marabout *Gul Baba* — père des roses, — et dont l'entretien est obligatoire pour le gouvernement hongrois, car il figure au traité de Carlowitz.

Une étoile fidèle, pâle encore, suit Apollon dans sa course. Mais le spectacle extraordinaire qu'offre Sainte-Marguerite, c'est une source d'eau chaude, qui bouillonne sur une tour, à trente pieds de hauteur, jaillissant d'un puits artésien dont la température est de 36 degrés.

La source brûlante glisse sur des ruines pittoresques, et s'élargit en nappe immense pour se précipiter dans le Danube. Les colonnes de fumée qui s'échappent des flancs du Vésuve donnent seules une idée de la puissance des colonnes de vapeur qui s'échappent de la source Sainte-Marguerite. Elle dépose sur les pierres de la tour les mêmes couleurs d'arsenic et d'or que les solfatares.

On ne peut trouver, ailleurs que dans l'île, de plus belles prairies, des champs de fleurs mieux groupées, des arbres plus plantureux. Les thermes de Sainte-Marguerite sont très beaux et très riches, la plupart des piscines étant faites de porphyre ou de marbre précieux.

Budapest est vraiment la ville des eaux chaudes et des bains (1). On y compte un grand nombre de sources. Toutes les classes, les plus hautes et les plus basses, fréquentent les thermes des rives du Danube. A Savosfürdő (Bruckbad), il y avait autrefois un bassin, où les malades, hommes et femmes, se bai-

gnaient ensemble. A Csaszarfürdő (Kaiserbad), plus élégant, il y a des bassins immenses où l'on nage.

Le Danube blanc rougit ; mais bientôt il devient sombre, presque noir, et dramatiquement beau. Dans le ciel, un croissant turc apparaît ; le traité de Carlowitz n'a pu le supprimer ; une étoile se lève avec la lune, pareille à l'étoile qui, tout à l'heure, suivait le soleil à son coucher.

L'éclairage des rives du fleuve, des ponts, des rues de Buda et de Pest commence. En quittant l'île, au retour, nous voyons l'illumination gagner la ville. C'est un spectacle unique ; l'eau réfléchit toutes les lumières. On se croit dans une Venise immense. Les plus petites choses prennent des proportions magiques, et il semble qu'on entre dans la plus grande des capitales.

Juliette ADAM.

(1) Les villes de Buda et de Pest étaient jadis deux communes distinctes. Elles sont aujourd'hui réunies sous le nom de Budapest.